

# Hypothèses sur une tombe princière de Fécamp : la sépulture de Richard Ier, duc de Normandie († 996)

Jacques Le Maho, Katrin Brockhaus

▶ **To cite this version:**

Jacques Le Maho, Katrin Brockhaus. Hypothèses sur une tombe princière de Fécamp : la sépulture de Richard Ier, duc de Normandie († 996). Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie, 2017, 73 (2015), pp.185-207. hal-02272342

**HAL Id: hal-02272342**

**https://normandie-univ.hal.science/hal-02272342**

Submitted on 21 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# BULLETIN
# DE LA
# SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
# DE NORMANDIE

TOME LXXIV
Année 2015

Ouvrage publié avec le concours de la Ville de Caen

CAEN
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE
39, rue Écuyère F– 14000 CAEN
vincent.juhel.san@wanadoo.fr
www.antiquaires-de-normandie.org

2017

# Hypothèses sur une tombe princière de Fécamp : la sépulture de Richard Ier, duc de Normandie († 996)

par M. Jacques Le Maho et Mme Katrin Brockhaus,

*Membres titulaires**

En 996, le troisième duc de Normandie, Richard Ier, fils de Guillaume Longue Épée et petit-fils de Rollon, meurt en sa résidence natale de Fécamp. Conformément à son vœu, il est enterré sous une gouttière de la collégiale qu'il a fait construire quelques années plus tôt auprès de ce palais, en l'honneur de la Sainte Trinité. Par la suite, cette sépulture princière est plusieurs fois déplacée et l'église du Xe siècle disparaît après une série de reconstructions, si bien que l'emplacement exact de la tombe primitive finit par être oublié. Alors que la réexhumation des restes présumés du duc, à des fins d'analyse anthropologique, vient de remettre la sépulture de Richard sous les feux de l'actualité, il nous a paru opportun de faire le point sur ce dossier et de présenter tour à tour les deux hypothèses différentes auxquelles nous a amenés l'analyse des données textuelles.

## I. Les sources écrites

Le récit de la mort et des funérailles de Richard Ier occupe les deux derniers chapitres des *Gesta* des premiers ducs de Normandie écrits vers 1015-1020 par le chanoine Dudon de Saint-Quentin, chapelain du duc Richard II[1]. Les historiens actuels

* Cette communication a été présentée au cours de la séance du 3 janvier 2015. Les parties I et II ont été rédigées par M. Jacques Le Maho, les parties III et IV par Mme Katrin Brockhaus.

1 Dudon de Saint-Quentin, *De moribus et actis primorum Normanniae ducum*, IV, 128-129, éd. Jules Lair, *M.S.A.N.*, t. XXIII, 1865, p. 296-299 ; trad.

expriment souvent de fortes réserves à l'égard de cet auteur. Toutefois, lorsque, dans son préambule, il affirme qu'il écrit sous le contrôle de Raoul d'Ivry, demi-frère du duc disparu, cette précision confère une valeur particulière aux passages en question[2]. En effet, les deux seules fois où Raoul en personne intervient dans l'histoire correspondent précisément au moment où Richard Ier mourant dicte à son demi-frère ses dernières volontés et à celui où, au lendemain des funérailles, ses proches rouvrent le tombeau pour un dernier hommage au défunt[3]. Cette partie finale de l'ouvrage peut donc être considérée comme contenant des informations de première main.

Vers la fin de ses jours, rapporte Dudon, Richard eut à cœur de préparer sa propre sépulture. Pour cela, il ordonna qu'on lui taillât un sarcophage de pierre et que l'on installât ce tombeau dans l'église dédiée à la Sainte-Trinité, devant sa résidence (*infra ecclesiam Fiscanno nomine deificae Trinitati consecratam ante locum stationis suae*)[4]. Chaque vendredi, le sarcophage devrait être rempli à ras bord de blé pour les pauvres. Puis, alors qu'il se trouvait dans le Bessin, Richard tomba malade et les forces commencèrent à l'abandonner. Il décida donc de se retirer dans son palais de Fécamp. Là, en présence de son frère Raoul et de quelques fidèles, il désigna son fils Richard comme son successeur. De plus en plus affaibli par la maladie, il revêtit un cilice et, nu-pieds, il se rendit à l'église de la Sainte-Trinité et fit d'importantes donations sur l'autel. À ce moment, le comte Raoul se pencha vers lui et lui demanda dans quelle partie de l'église il voulait être inhumé. Richard lui répondit que son corps chargé de péchés ne méritait pas d'être enterré dans l'enceinte du sanctuaire ; son vœu était d'être enterré à la porte, sous la gouttière de l'église (*cadaver tanti sceleris non requiescet infra aditum huius templi, sed ad istud ostium in stillicidio monasterii*). Richard décéda au cours de la nuit suivante. Selon l'usage, son corps fut apprêté et transporté à l'intérieur de l'église. Les fidèles en pleurs se relayèrent pour le veiller toute la nuit. La

Eric Christiansen, *Dudo of St Quentin History of the Normans*, Woodbridge, The Boydell Press, 1998, p. 170-173.

2 Dudon de Saint-Quentin, éd. J. Lair, p. 126.

3 *Ibid.*, p. 297-299.

4 Sur le mot latin *statio* dans le sens de « demeure », « maison » ou « résidence », voir J.-F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, fasc. 11, Leyde, Brill, 1964, p. 988 et 989, et Charles du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, t. 6, Paris, Osmont, 1736, col. 715.

dépouille fut ensuite portée jusqu'au tombeau, le cortège avançant à grand peine au milieu d'une foule désemparée, folle de douleur et de chagrin. Le lendemain, le sarcophage fut rouvert en présence de Raoul d'Ivry et de plusieurs évêques ; le corps était intact et il en émanait une douce odeur de térébenthine et de baume. Sur la sépulture, on construisit par la suite une très belle chapelle, accolée à la grande église ; le tombeau y est entouré de colonnes (*Denique super tumbam construxerunt mirae pulchritudinis capellam, basilicae protensae amplitudinis mirabiliter innexam. Illicque collitur, vallatus columnis mirifice et tumba*). Selon l'usage chez les biographes, Dudon termine son récit en indiquant la date du décès de Richard, l'an 996.

Aux informations fournies par cette source s'ajoutent celles d'un mémoire de la fin du XIe siècle retraçant les origines de l'abbaye de Fécamp, le *Libellus de revelatione, edificatione et auctoritate fiscannensis monasterii*[5]. Sa version diffère légèrement de celle de Dudon en ce sens que le duc mourant n'y dicte pas ses dernières volontés à son demi-frère Raoul d'Ivry, mais à son fils aîné, le futur duc Richard II. En revanche, on y retrouve la mention du vœu du duc d'être inhumé à l'extérieur de l'église, sous la gouttière. De plus, la raison de ce choix est précisée : Richard Ier souhaitait que son corps fût ainsi lavé de tous les péchés dont il s'était chargé durant son existence (*quatenus stillantium guttarum sacro tecto diffluens infusio, abluat jacentis ossa, quae omnium peccatorum labe foedavit et maculavit negligens et neglecta vita mea*). Après l'avoir assisté dans ses derniers instants, poursuit le narrateur, Richard II organisa les funérailles de son père ; elles furent célébrées durant de nombreux jours (*sancti patris exequias per multos dies celebravit*). Puis, conformément à sa dernière volonté, le duc fut enterré sous la gouttière de l'église. Comme chez Dudon, il est fait ensuite mention de la chapelle édifiée au-dessus du tombeau, avec ces deux précisions supplémentaires qu'elle est dédiée à saint Thomas l'apôtre et que des miracles s'y produisent fréquemment (*super sepulcrum patris, in honore S. Thomae apostoli, basilicam aedificavit, et ibi ad honorem Dei et cognitionem sancti confessoris frequenter gloriosa miracula clarescunt*)[6].

5 *Patrologia Latina*, t. CLI, col. 699-724. Sur cette source, voir Mathieu Arnoux, « La fortune du *Libellus de revelatione, edificatione et auctoritate fiscannensis monasterii* », *Revue d'Histoire des textes*, t. XXI, 1991, p. 135-158.

6 *Patrologia Latina*, *op. cit.*, col. 719.

L'un des miracles survenus dans la chapelle Saint-Thomas est raconté dans un recueil de dix-huit *miracula* de la Sainte-Trinité de Fécamp, rédigé entre 1059 et 1088 : entendant une douce mélodie qui provient de cette chapelle, un moine s'approche et, regardant par une fente de la porte (*per ostii cardinem*), il voit trois anges en train de chanter devant l'autel ; lorsque, poussé par la curiosité, il ouvre la porte, ceux-ci disparaissent et les chants cessent aussitôt[7]. La chapelle Saint-Thomas avait donc sa propre entrée, ce qui confirme la description de Dudon évoquant un oratoire séparé de l'église principale. Par la suite, les restes de Richard Ier furent l'objet de deux translations successives. La première nous est connue par Guillaume de Malmesbury. Après avoir rappelé que Richard voulut être inhumé « à la porte de l'église afin que son corps fût foulé par les passants et lavé par les eaux de gouttières », l'auteur signale qu'il fut transporté devant le maître autel à l'initiative de l'abbé Guillaume de Ros (1078-1107)[8]. La seconde eut lieu le 3 mars 1162, le jour même où les reliques des saints Flavien, Contest, Saëns et des saintes Afre, Perpétue et Geneviève étaient transférées dans le chœur de l'abbatiale. Selon les termes de Robert de Torigni, les corps de Richard Ier et de son fils Richard II († 1026) furent alors « levés des tombes où ils gisaient séparément et déposés plus honorablement derrière l'autel de la Sainte-Trinité »[9]. Le poète Wace, chanoine de Bayeux, assista à cette cérémonie[10]. Il put voir alors la chapelle Saint-Thomas qui, dit-il en reprenant les termes de la description de Dudon de Saint-Quentin, « est très belle »[11]. Cette chapelle est encore mentionnée dans le plus ancien ordinaire

7 Abbé Sauvage, « Des miracles advenus en l'église de Fécamp, *Mélanges de la Société de l'Histoire de la Normandie*, 1893, p. 14-15, miracle n° 2.

8 Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum : de gestis regum anglorum*, éd. William Stubbs, London, Longman, 1887-1889 (Rerum britannicarum medii aevi scriptores, 90, 1-2), t. 1, p. 211.

9 « *Primus Ricardus dux Normannorum et secundus Ricardus, filius ejus, apud Fiscannum levati de tumulis suis, in quibus separatim jacebant, post altare sanctae Trinitatis honestius ponuntur.* » (*Chronique de Robert de Torigni*, éd. Léopold Delisle, Société de l'Histoire de Normandie, t. 1, Rouen, 1872, p. 336). Voir également l'acte du cardinal-légat Henri publié par Arthur du Monstier, *Neustria Pia*, Rouen, 1663, p. 254, et les autres sources citées par Lucien Musset, « Les sépultures des souverains normands : un aspect de l'idéologie du pouvoir », in *Autour du pouvoir ducal normand, Xe-XIIe siècles* (Cahier des Annales de Normandie, 17), Caen 1985, p. 32-33.

10 « Le cors de lui e de sun pere, / si que jel vi e jeo i ere, / furent de terre relevez / e triés le maistre autel posez ; / la furent portez e la sunt, / li moigne en grant chierté les unt. » (*Le Roman de Rou de Wace*, éd. A.-J. Holden, t. 1, Paris, Picard, 1970, v. 2241-2246).

11 « Desus unt fait une chapele / de Saint Thomas, ki mult est bele » (*Le Roman de Rou de Wace*, *op. cit.*, v. 765-766, p. 189).

de l'abbaye, dont le manuscrit date du début du XIIIe siècle. Chaque année au 21 décembre, jour de la fête de saint Thomas l'apôtre, les moines s'y rendent en procession[12].

De la confrontation de ces différentes sources résultent donc les faits suivants. Après avoir été embaumé, le corps du duc fut inhumé dans un sarcophage, à la porte de la collégiale de la Sainte-Trinité, sous la gouttière. Par la suite, son fils Richard II fit construire à cet emplacement une chapelle dédiée à saint Thomas l'apôtre. Elle était adossée à la collégiale et le tombeau y était entouré de colonnes. Au début du XIIIe siècle, l'une des chapelles de l'abbatiale portait encore le titre de Saint-Thomas-l'apôtre.

Ces points étant acquis, deux questions demeurent. La première est de savoir pourquoi fut choisi pour cette chapelle le vocable de Saint-Thomas l'apôtre. C'est, en effet, une dédicace peu courante : au sein du corpus des églises paroissiales de Normandie, qui compte plus de 4 330 édifices, le docteur Fournée n'en a recensé que cinq exemples[13]. Ce saint ne semble pas non plus avoir fait l'objet d'une dévotion particulière chez les moines clunisiens, qui prirent possession de Fécamp en 1001. En revanche, il convient de remarquer que les calendriers de l'abbaye situent la mort de Richard Ier au 21 novembre, soit trente jours avant la fête de saint Thomas l'apôtre[14]. Cela semble indiquer que le rituel des funérailles de Richard Ier fut le même que celui observé au siècle suivant pour les obsèques du roi d'Angleterre Édouard le Confesseur († 5 janvier 1066), obsèques qui durèrent trente jours[15]. Ainsi s'expliquerait l'allusion du *Libellus* à des cérémonies se déroulant *per multos dies*. C'est au terme de ce cycle de célébrations, dit de la « trentaine », qu'aurait été posée la première pierre d'une chapelle dédiée au saint du jour ; sa fondation serait par conséquent antérieure de plusieurs années à l'arrivée de Guillaume de Volpiano à Fécamp[16]. Il resterait à localiser cette chapelle.

12 « *Pergat processio in capellam sancti Thome concinens 'Cives apostolorum'* » (David Chadd, *The Ordinal of the Abbey of the Holy Trinity Fécamp*, t. 1, Londres, Henry Bradshaw Society, 1999, p. 76).

13 Jean Fournée, *Le culte populaire et l'iconographie des saints en Normandie. Étude générale*, Société parisienne d'histoire et d'archéologie normandes, numéro spécial des *Cahiers Léopold Delisle*, 1973, p. 31.

14 D. Chadd, *op. cit.*, p. 695.

15 *The Life of King Edward*, éd. Frank Barlow, Thomas Nelson and Sons Ltd, Edinburgh, 1962, p. 80-81.

16 On ne peut donc plus retenir l'hypothèse de Lucien Musset, qui avait envisagé pour cette chapelle funéraire hors-œuvre la possibilité d'une influence italienne (« Les sépultures... », *op. cit.*, p. 22).

## II. Emplacement de la sépulture de Richard Ier, première hypothèse

Dans l'ordinaire du début du XIIIe siècle, deux sanctuaires de Fécamp sont désignés par le titre de Saint-Thomas : la *capella Sancti Thome*, qui appartient au groupe des chapelles de l'abbatiale (v. ci-dessus), et l'*ecclesia Sancti Thome*, citée comme une des trois seules églises paroissiales de la ville dont les revenus ne sont pas versés à l'office du cellérier[17]. Deux autres passages du même document permettent de localiser cette dernière. L'un concerne le parcours de la procession qui, le troisième jour avant l'Ascension, va de l'abbatiale au prieuré du Bourg-Baudouin. Les moines sortent alors du château par la porte du Baile et entonnent à ce moment un chant en l'honneur de saint Thomas et de saint Fromond – un évêque de Coutances du VIIe siècle dont l'abbaye de Fécamp aurait possédé les reliques[18]. De même, lorsque, le troisième jour des Rogations, ils se rendent à l'église Sainte-Croix, ils ont coutume de chanter un hymne en l'honneur de ces deux saints au moment où ils franchissent la porte du Baile[19]. Or, à l'extérieur de cette porte, qui correspond à l'entrée ouest du château, il a existé jusqu'au début du XIXe siècle un couple d'églises sous les vocables respectifs de Saint-Fromond et de Saint-Thomas (fig. 1 et 2). La première, dotée d'une nef de huit travées et de collatéraux, était le siège de la paroisse du château depuis au moins la seconde moitié du XIIIe siècle. Quant à Saint-Thomas, nettement plus petite puisque sa nef ne comptait que trois travées, elle présentait la particularité d'être pratiquement adossée à la façade occidentale de Saint-Fromond, son chevet n'étant séparé de celle-ci que par un étroit passage[20]. Malgré cela, Saint-Thomas avait, elle aussi, le titre et toutes les prérogatives d'une église paroissiale ; en

17 D. Chadd, *op. cit.*, p. 692 (les deux autres églises sont Saint-Valéry et Saint-Nicolas).

18 « *Cantantur eadem* [...] *usquequo transierint portam ballii. Et tunc cantor incipit et chorus percantet de sancto Thoma et Frothmundo.* » (D. Chadd, *op. cit.*, p. 366).

19 « *Cunque transissent portam baillii incipit cantor et chorus percantat de sanctis Thoma et Frothmundo.* » (*ibid.*, p. 367).

20 Sur les églises Saint-Fromond et Saint-Thomas de Fécamp, voir Hélène Schiney, *Les églises disparues du Pays de Caux*, thèse dactylographiée, 3 vol., Université de Rouen, année universitaire 2005-2006, vol. 2, p. 118-123 et 143-146.

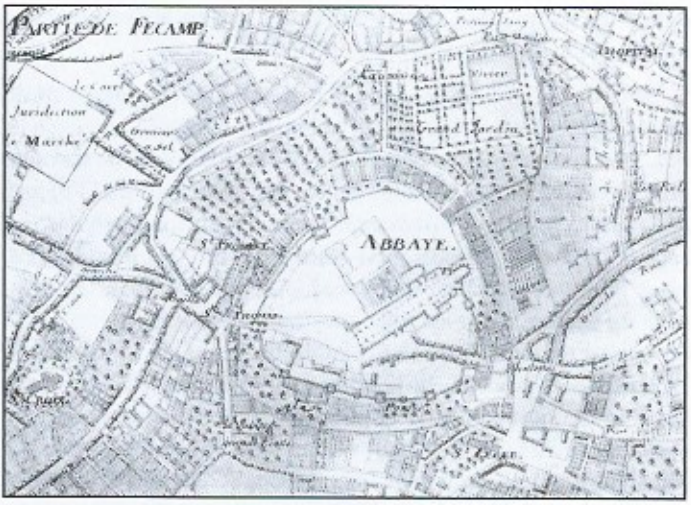



Fig. 1 – Plan du château et de l'abbaye de Fécamp par Magin, géomètre du Roi, début du XVIIIe siècle. Arch. dép. Seine-Maritime, 7 H 49 (cl. Point de Vues).

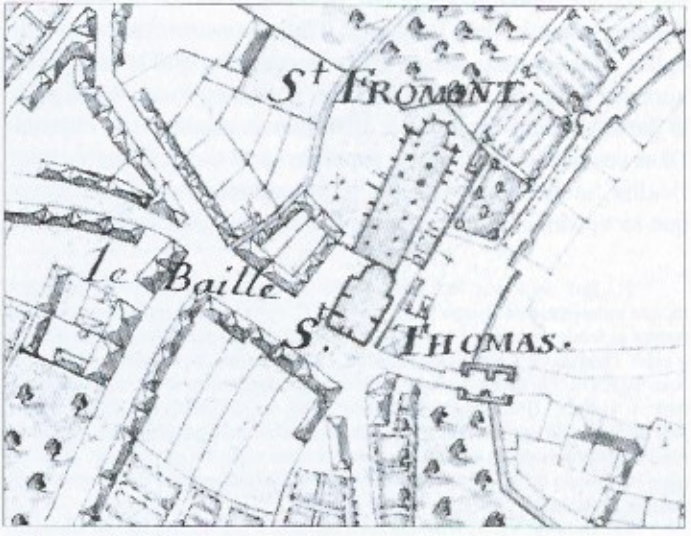



Fig. 2 – Détail du plan de Magin montrant les églises Saint-Thomas et Saint-Fromond, début du XVIIIe siècle. Arch. dép. Seine-Maritime, 7 H 49 (cl. Point de Vues).

dehors de sa mention dans l'ordinaire, la plus ancienne attestation est de 1247[21].

Il se trouve d'autre part que la paroisse Saint-Fromond avait originellement son siège dans l'abbatiale, dont elle occupait la nef. C'est ce qu'indique la mention par Orderic Vital de travaux effectués par l'abbé Guillaume de Ros dans cette partie de l'église *ubi oratorium Sancti Frodmundi habetur*, travaux auxquels est sans doute liée la consécration entre 1088 et 1093 d'un autel à saint Fromond par Jean de Tusculum, légat pontifical de passage à Fécamp[22]. Il n'est plus question par la suite de cet autel de Saint-Fromond ni de l'affectation de la nef de l'abbatiale à la paroisse du château. Si le relais avait été pris au XIII^e^ siècle par l'église située près de la porte du Baile, c'est donc que la paroisse Saint-Fromond avait été, entretemps, délocalisée. Ce transfert fut vraisemblablement consécutif au grave incendie survenu dans l'abbatiale en 1168, incendie qui fut suivi par la mise en œuvre d'un vaste programme de reconstruction de l'ensemble de la nef, achevé seulement au début du XIII^e^ siècle[23]. Ce fut pour la communauté monastique une occasion de reprendre la partie ouest de l'église à la paroisse et de mettre ainsi fin à une cohabitation qui devait être devenue la source de nombreux conflits. Lorsque, dans l'urgence, il fallut construire une nouvelle église pour les paroissiens, le seul terrain disponible se trouvait hors des remparts, dans l'emprise d'un ancien fossé ; le siège de la paroisse Saint-Fromond n'allait jamais réintégrer le château. Dans ces conditions, on peut supposer qu'il en fut de même pour l'église Saint-Thomas et qu'elle fut construite en même temps que sa voisine, en remplacement d'une première église accolée

21 BnF nouv. acq. lat. 2142, p. 372-373, copie du Ms 1207 de la Bibliothèque municipale de Rouen (ancien Y 51), f° 121 r°. Nous ignorons sur quelle source se fonde dom Jean Laporte pour classer l'édifice parmi les églises dédiées à saint Thomas de Canterbury, mort en 1170 (Charles DE BEAUREPAIRE et dom Jean LAPORTE, *Dictionnaire topographique du département de la Seine-Maritime*, t. 1, Paris, Bibliothèque nationale, 1982, p. XXXVII). Au 29 décembre, jour de la fête de ce saint martyr, l'*Ordo* du XIII^e^ siècle signale que les moines se rendent en procession « à l'autel de saint Thomas » (D. CHADD, *op. cit.*, p. 123) ; mais la formule *ad altare sancti Thome* fait plutôt penser, en l'occurrence, à un autel de l'abbatiale.

22 ORDERIC VITAL, *Historia ecclesiastica*, l. XI, ch. 30, éd. M. Chibnall, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, t. 6, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 138 ; Lucien MUSSET, « Notules fécampoises », *B.S.A.N.*, t. LIV, années 1957 et 1958 (1959), p. 593 et 597. Le culte de saint Fromond à Fécamp est antérieur à 1066 ; dans le Ms 469 de Rouen, au f° 71 r°, mention d'un *cantus Sancte Frodmunde* après un chant de louange au duc Guillaume.

23 *Chronique de Robert de Torigni*, *op. cit.*, t. II, 1873, p. 3.

à la Sainte-Trinité et ayant déjà, elle aussi, le titre de paroissiale lorsque survint l'incendie de 1168[24]. Pour garder les apparences d'une continuité par rapport à la situation précédente et pour éviter tout litige entre les deux paroisses, on avait dû faire en sorte que la configuration des deux nouveaux lieux de culte fût aussi proche que possible de celle des sanctuaires primitifs.

Plusieurs faits viennent à l'appui de cette dernière interprétation. Le plan du nouveau Saint-Fromond, une longue église basilicale à trois nefs, avec une entrée principale à l'ouest et un portail latéral, était très comparable à celui de la nef de la Sainte-Trinité, à ce détail près que, le cimetière ne se trouvant pas du même côté, son portail latéral était situé au nord et non au sud. À elles deux, Saint-Thomas et Saint-Fromond mesuraient environ 45 m d'est en ouest, ce qui, en ne considérant que la partie hors-clôture, s'accorde avec les dimensions de la nouvelle nef mise en chantier dans l'abbatiale après l'incendie de 1168. Plutôt que de refaire une chapelle hors-œuvre devant la façade de la Sainte-Trinité, ce qui n'avait plus grand intérêt depuis que le corps du duc avait été transféré à l'intérieur de l'abbatiale, les abbés préférèrent donc utiliser l'emplacement du vieux Saint-Thomas pour allonger la nef de plusieurs travées vers l'ouest. Le souvenir de l'oratoire funéraire de Richard Ier fut cependant maintenu dans l'abbatiale par une chapelle sous le vocable de Saint-Thomas-l'apôtre, mentionnée dans l'ordinaire du début du XIIIe siècle. Il s'agit sans doute de la chapelle qui fut construite en appentis contre le pignon du bras sud du transept. On l'a appelée la « chapelle du Précieux-Sang », mais, selon dom Guillaume Le Hule (1684), elle était en réalité sous le vocable de Saint-Thomas[25]. Tout en rappelant les dispositions de l'oratoire primitif décrit par Dudon de Saint-Quentin, en appui contre l'église, l'emplacement choisi pour cette chapelle commémorative avait l'avantage d'être proche du chœur où se célébraient les offices monastiques et où reposaient les restes de Richard Ier depuis leur première translation à l'initiative de l'abbé Guillaume de Ros.

24 Wace, qui vint à Fécamp quatre ans avant cet incendie, parle de la « chapelle Saint-Thomas », mais c'est dans un passage relatif au duc Richard Ier, où il reprend pratiquement mot pour mot la description de Dudon de Saint-Quentin (*Le Roman de Rou de Wace*, *op. cit.*, v. 765-766, p. 189).

25 Dom Guillaume Le Hule, *Le Thresor, ou Abrégé de l'histoire de la noble et royalle abbaye de Fescamp*, 1684, éd. A. Alexandre, Fécamp, Banse fils, 1893, p. 107.

De même, ce n'est probablement pas un hasard si le chevet de la nouvelle église paroissiale Saint-Thomas s'élevait contre le côté sud de la façade de Saint-Fromond, à droite de l'entrée. En effet, selon une tradition rapportée par un érudit du XVII^e^ siècle, Robert Denyau, auteur d'un ouvrage publié en 1660 sous le titre de *Rollo Northmanno-britannicus*, Richard I^er^ fut inhumé *infra stillicidium portae ecclesiae fiscannensis ad meridiem*, c'est-à-dire « sous la gouttière de la porte de l'église de Fécamp, au sud »[26]. La source de ce passage n'est pas identifiée, mais sa formulation donne à penser que l'information provient d'un ancien obituaire. À partir de là, deux interprétations sont possibles pour les mots *ad meridiem* : ou bien la tombe se situait près d'une porte méridionale de l'église, ou bien elle fut installée au sud de la porte principale, face au parvis. La première interprétation est celle qui fut retenue par Denyau, puis par dom Guillaume Le Hule et, en 1740, par dom Toussaint-Duplessis. La thèse de ces trois auteurs est que Richard I^er^ fut enterré à l'emplacement de la chapelle Saint-Thomas du bras sud du transept. Non loin de là, au dehors, une statue très érodée, encore visible au début du XVIII^e^ siècle, aurait correspondu à son effigie funéraire ou à celle de son fils Richard II[27]. Outre les évidentes réserves que suscite cette dernière affirmation, on peut objecter l'absence de portail sur la face sud du transept et le fait que, en raison de l'orientation des pans de la toiture, il ne peut y avoir eu de gouttière au pied de ce mur-pignon. Enfin, quand Denyau place la première sépulture de Richard « à droite du chœur et du maître autel » et quand, un peu plus tard, Le Hule situe celle-ci à l'emplacement de la chapelle du Précieux Sang, il est pour nous assez clair que la situation à laquelle ces deux auteurs se réfèrent n'est pas celle des environs de l'An mil, mais celle du XII^e^ siècle.

L'hypothèse d'une situation de la tombe au pied de la façade occidentale s'accorde en revanche avec le plus ancien témoignage conservé, celui de Dudon de Saint-Quentin. Les mots *ostium templi*, la « porte de l'église », sans autre précision, ne peuvent en effet désigner que l'entrée principale, sur la façade ouest[28].

26 Robert Denyau (*Robertus Denialdus*), *Rollo Northmanno-britannicus*, Rouen, 1660, p. 179.

27 R. Denyau, *op. cit.*, p. 179 ; dom Toussaint Duplessis, *Description de la Haute-Normandie*, Paris, 1740, t. 1, p. 96 ; dom G. Le Hule, *op.cit.*, p. 107.

28 Les mêmes mots « à la porte de l'église » se retrouvent, à propos de la sépulture de Richard, sous la plume de Guillaume de Malmesbury (*op. cit.*, t. 1, p. 211).

C'est bien ce que semble comprendre Guillaume de Malmesbury lorsqu'il précise que le duc voulut être enterré à cet endroit pour que son corps fût ainsi foulé par les passants (v. ci-dessus). Cette façade était tournée vers le palais des ducs, comme Dudon le rappelle lorsqu'il rapporte que, vers la fin de ses jours, Richard Ier fit installer son sarcophage « dans l'église de la Sainte-Trinité, devant sa résidence »[29].

Dans sa description de la collégiale, Dudon laisse entendre que le corps de façade était encadré de deux tours[30]. C'est également ce qui ressort de la brève description que le *Libellus* nous a laissée du canal construit aux frais du duc Richard II († 1026) pour amener l'eau à l'abbaye : passant sous le château, la conduite voûtée traverse les *turres postremas* de l'église avant de se diriger vers la cour et les bâtiments conventuels[31]. Le tracé de ce canal souterrain est figuré sur un plan de 1700, à la hauteur de la troisième travée de la nef[32]. C'est donc à ce niveau que devait s'élever le *Westwerk* de la collégiale de Richard Ier ; la tombe du duc aurait été située, dans cette hypothèse, sous la gouttière de la tour sud, à droite du portail.

## III. Emplacement de la sépulture de Richard Ier, seconde hypothèse

L'histoire de Fécamp au tournant du Xe au XIe siècle est intimement liée à celle de la maison ducale. C'est le duc Richard Ier qui fonda la collégiale dédiée à la Trinité dans sa résidence et qui, selon le témoignage de Dudon, s'occupa lui-même de la construction. Le rôle de Richard II ne fut pas moindre ; c'est lui qui remplaça en 1001 les chanoines par des moines bénédictins, devenant de ce fait le fondateur de l'abbaye à laquelle il octroya de plus l'exemption. Il n'est donc pas étonnant que les

29 Annie Renoux, *Fécamp. Du palais ducal au palais de Dieu*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.

30 « *construxit in honore sanctae Trinitatis delubrum, turribus hic inde et altrinsecus praebalteatum.* » (Dudon de Saint-Quentin, *op. cit.*, p. 291).

31 « *in castrum volutis competentibus subter ducens, per turres ipsius ecclesiae postremas, in curiam manare, atque per cunctas monasterii officinas abundanter fecit diffluere* » (*Libellus de Revelatione*, *op. cit.*, col. 720). Sur l'expression *turres postremae* ou *turres posteriores* pour désigner les tours d'une façade occidentale, voir par exemple Victor Mortet et Paul Deschamps, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1995, p. 72 (description de la cathédrale de Coutances au XIe siècle).

32 Plan de la fontaine Gohier, 1700, Fécamp, Musée des Terre-Neuvas.

deux ducs Richard occupaient une place importante dans la mémoire de l'abbaye. En témoignent non seulement les différentes mentions des ducs dans les manuscrits liturgiques de l'abbaye[33], mais aussi les nombreuses translations de leurs corps survenues au cours des siècles[34].

La translation à la fin du XI^e^ siècle des corps des ducs à l'intérieur de l'église de la Trinité explique sans doute que les textes entre le XII^e^ et le XVII^e^ siècle n'abordent pas l'emplacement d'origine des tombeaux : les corps reposaient dès lors proche de l'autel majeur et aucune mention ne se réfère à la chapelle Saint-Thomas comme chapelle sépulcrale des ducs. Il faut attendre le XVII^e^ siècle pour voir réapparaître dans les sources la chapelle sépulcrale et la situation d'origine des tombeaux. Pour les érudits des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, le tombeau de Richard I^er^ était initialement situé dans le secteur du bras sud du transept. Ce n'est qu'à partir du XX^e^ siècle que l'on commence à localiser les tombeaux devant la façade de l'église, dans des travaux abordant le sujet dans un cadre plus vaste. Lucien Musset propose dans son article fondamental sur les sépultures des souverains normands de situer le tombeau dans le parvis[35]. Annie Renoux, dans sa thèse sur le palais ducal de Fécamp, se prononce également pour une localisation devant la façade de la collégiale ; cependant, comme Lucien Musset, elle n'apporte rien qui supporte hypothèse. On peut seulement soupçonner que l'une des théories centrales de son livre l'ait fortement guidée dans cette voie : la forte empreinte des traditions carolingiennes dans la résidence créée par les ducs Richard à Fécamp ne se serait pas seulement manifestée dans l'association étroite d'une résidence et d'une abbaye, mais aussi dans la forme de l'église, dotée d'un *Westwerk* de tradition carolingienne[36]. L'identification du lieu du tombeau devant la façade a donc pu être induite à l'auteur par le parallèle avec le tombeau du premier souverain carolingien, Pépin le Bref, inhumé devant les portes occidentales de l'abbatiale de Saint-Denis[37].

33 Pour les différentes mentions voir D. Chadd, *op. cit.*, p. 627, 663, 695, 738, n. 157, 780, 781, 786.

34 Une liste des différentes translations suit *infra*.

35 L. Musset, « Les sépultures… », p. 22.

36 A. Renoux, *op. cit.*, p. 462. Pour la discussion de l'existence d'un *Westwerk*, voir Katrin Brockhaus, « L'abbatiale de la Trinité de Fécamp et l'architecture normande au Moyen Âge », *M.S.A.N*, t. XLIV, 2009, p. 73-74.

37 Un bâtiment (l'*augmentum*) a été construit au-dessus du tombeau par Charlemagne.

La divergence entre les hypothèses concernant la situation des tombeaux est causée par le fait que les rares sources de la fin du Xe et du début du XIe siècle concernant la chapelle Saint-Thomas, présentées plus haut par Jacques Le Maho, sont trop vagues pour pouvoir la localiser par rapport à la Trinité. Seuls trois éléments peuvent être retenus comme avérés : que la chapelle Saint-Thomas, érigée par Richard II au-dessus du tombeau de son père et dans laquelle il se fit inhumer à son tour en 1026, était plus petite que l'église à laquelle elle était accolée ; qu'elle se situait à côté d'une porte donnant accès à la collégiale ; et qu'une porte séparait les deux sanctuaires[38]. La situation du tombeau *sub stillicidio*, sous les gouttières, fait penser à une localisation le long d'un mur gouttereau de l'église, mais on ne peut pas exclure qu'il s'utilisait aussi pour des inhumations devant les façades. Les rares informations extraites des sources peuvent donc se référer aussi bien à une chapelle adossée au flanc de l'église, dans le secteur du transept, qu'à une chapelle accolée devant la façade.

L'histoire complexe du site ajoute des difficultés pour connaître l'emplacement de la chapelle. Le secteur de la collégiale a subi de profondes transformations pendant les siècles suivants. L'église à côté de laquelle Richard Ier voulait être inhumé disparut complètement pendant les différentes phases de reconstruction échelonnées entre le XIe et le XIIIe siècle : dans les dernières années du XIe siècle, un chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes remplaça l'ancien chevet, puis, après un incendie survenu en 1168, les travées droites du chœur, le transept et la moitié orientale de la nef furent reconstruits en style gothique[39]. Le prolongement de la nef de cinq travées supplémentaires, décidé vers 1190 et mis en œuvre dans les deux premières décennies du XIIIe siècle, fit disparaître le dernier témoin de la collégiale, l'ancien massif occidental. Ainsi, rien de l'église construite sous Richard Ier ne subsiste dans le bâtiment actuel, et seuls quelques éléments épars sont connus. Des sondages ont montré que l'abside se trouvait sous le vaisseau central du chœur gothique. En ce qui concerne le massif occidental, le recoupement des informations contenues dans deux sources permet de le situer

38 Le moine à qui arrive ce miracle se trouve dans l'église de la Trinité quand son attention est interceptée par les chants dans la chapelle Saint-Thomas. Sauvage, « Des miracles ... », p. 14-15.

39 Pour l'histoire de la construction de l'église de la Trinité, voir : K. Brockhaus, *Fécamp*, *op. cit.*, 2009.

sous la quatrième et cinquième travée de la nef actuelle[40]. On ne sait rien sur un éventuel transept. Le nombre et l'emplacement des portes d'accès de la collégiale sont également inconnus et on ne peut pas exclure qu'il y en avait une sur le flanc sud de l'église ou dans le bras du transept, à côté de laquelle le duc aurait voulu être inhumé. Le même flou règne pour l'environnement de l'église. Tout le secteur fut remodelé vers 1015, quand Richard II fit rétrécir considérablement la surface du château, en construisant une enceinte de pierre qui remplaça une plus ancienne, plus vaste, en terre[41]. Cette restructuration rend caduque toute tentative de situer avec certitude les différents accès à la collégiale ou les bâtiments des chanoines, seule la route traversant le château pouvant peut-être correspondre à celle qui existait avant la réduction du périmètre originel.

Des objections du même ordre doivent être exprimées pour le secteur à l'ouest de la porte du château, où se trouvaient les églises Saint-Thomas et Saint-Fromond. La configuration de ces deux églises n'est connue que par quelques plans dressés à l'extrême fin du XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ siècle. Complètement détruites après la Révolution française, ces deux églises ne peuvent en conséquence plus faire l'objet d'une analyse du bâti, ni même de fouilles, les fondations ayant été arrachées en 1822 selon l'abbé Cochet[42]. Seules quelques colonnes censées provenir de Saint-Fromond ont été conservées dans la façade d'une maison rue Alexandre Legros, là où se trouvait auparavant l'église Saint-Thomas. On ne connaît donc pas la date de construction des deux églises figurant sur les plans, même si leur configuration et les rares descriptions suggèrent fortement une construction médiévale, au moins pour Saint-Fromond. Il n'est pas non plus assuré que ces deux bâtiments aient été érigés d'un seul jet, les colonnes provenant de Saint-Fromond indiquant au moins une reprise d'une partie de cette église à l'époque moderne[43]. Ainsi, on ne peut ni affirmer ni infirmer

40 *Cf. supra* le paragraphe de Jacques Le Maho.

41 Pour l'histoire du château, voir A. Renoux, *op. cit.*, p. 440-444.

42 Abbé J. B. Cochet, *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, Paris, Imprimerie nationale, 1871, p. 109.

43 Peu de travaux existent sur ces églises. Elles sont traitées de manière trop succincte par Hélène Schney (*cf.* n. 20). André-Paul Leroux (*Abbatiale de Fécamp. Protection des Oeuvres d'Art. L'église des Ducs Richard I^er^ et Richard II, leurs sépultures. Chapelle des Vierges*, Fécamp, Durand et Fils, 1942, p. 12) prétend que l'église Saint-Fromond fut reconstruite par l'abbé Antoine Bohier (1505-1519) ; cependant, l'église ne se retrouve pas dans la liste des œuvres dues à la largesse de Bohier dans les différentes versions du catalogue des abbés et

que l'église Saint-Thomas touchait la façade de l'église Saint-Fromond dès l'époque de son implantation dans le secteur.

Quels indices restent donc pour situer la chapelle Saint-Thomas ? Comme l'a exposé Jacques Le Maho plus haut, une chapelle dédiée à ce saint est mentionnée dans l'abbatiale au début du XIIIe siècle ; elle n'est pas à confondre avec l'église paroissiale située sans doute déjà à l'ouest du château. La chapelle dans l'abbatiale ne peut pas être située à l'aide des textes liturgiques, trop vagues, et il faut se tourner vers les sources de l'époque moderne pour avoir des informations.

C'est en effet à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle que la chapelle dédiée à saint Thomas réapparaît dans les sources. En 1684, dom Le Hule, sacristain de l'abbaye, écrit un petit livre pour expliquer aux personnes venues visiter l'abbaye – on pourrait dire aux touristes de l'époque – différentes choses et curiosités dans l'église de son monastère. Son texte est une compilation et transposition en français de textes plus anciens, entrecoupée par des remarques sur le passé récent de l'église et des descriptions de l'état à son époque. Concernant les tombeaux, Le Hule écrit dans le chapitre qui relate la mort de Richard Ier :

> « sur le mesme tombeau, il [Richard II] fit bastir depuis une chapelle en l'honneur de Dieu soubs le nom de Sainct Thomas apostre qu'on appelle aussi du Precieux Sang; elle se voit encor & on connoist que ce bastiment est hors oeuvre de l'église quoy qu'il y soit attaché. En cette chapelle se sont faits plusieurs miracles par la vertu divine & les merites du sainct apostre qui sont des marques evidentes de la saincteté & de la gloire de ce sage Duc Richard »[44].

Pour dom Le Hule, il n'y a pas de doute, c'est la chapelle du Précieux Sang qui se trouve à la place des tombeaux des ducs. Une explication du changement du nom de la chapelle est donnée en 1708 par un autre moine fécampois, dom Abraham Feray[45] :

la question reste donc ouverte. L'article le mieux documenté est celui de Daniel Banse (« L'église Saint-Fromond », *Bulletin des Amis du Vieux Fécamp*, t. 4, 1913 (1914), p. 35-48), mais il n'aborde pas l'époque médiévale.

44 Dom Le Hule, *op. cit.*, p. 106-107. Cet extrait correspond tout à fait à la manière de dom Le Hule de composer le texte de son livre : citation du *Libellus* pour la description de la chapelle, avec la précision sur le changement du vocable pour expliquer à quelle chapelle il se réfère.

45 Dom Abraham Feray, moine à Fécamp, compose en 1708 des tables en français pour une chronique en latin écrite par dom Mareste vers 1655 et

> « Le Pretieux Sang étoit exposé autrefois tous les vendredis en la chapelle de St. Thomas. De cette ceremonie, apparemment, la chapelle a retenu le nom de Chapelle du Pretieux Sang, quoique on ne la pratique plus »[46].

Un autre passage dans le même manuscrit décrit les vestiges d'un cénotaphe qui marque encore à cette époque l'endroit des tombeaux.

> « il y a en dehors tout contre la muraille de la dite chapelle du Pretieux Sang deux grosses maçonneries, qui sont une représentation (on peut dire dans l'ancien stile ecclesiastique, Memoire) de la Sepulture des très-pieux Ducs de Normandie, Richard 1er et Richard 2e avec l'effigie de l'un des deux, toute défigurée par la pluie qui tombe dessus depuis tant de siècles, et qui depuis environ 27 à 28 ans que l'on a élevé ces maçonneries (car la figure ou effigie de pierre étoit auparavant à rase-terre) cause ladite humidité, en s'imbibant dans la muraille »[47].

Le cénotaphe a disparu depuis longtemps et ne peut plus servir à localiser la chapelle. C'est la description de Fécamp écrite par encore un autre érudit du XVIIIe siècle, dom Duplessis, qui permet de l'identifier avec certitude avec la petite chapelle qui longe le bras sud du transept :

> « La croisée a de longueur en dehors 134 pieds, & en dedans, y compris a Chapelle de Saint-Thomas, dite aujourd'hui du Pretieux Sang, 121 pieds »[48].

Ces témoignages dans les écrits du XVIIe et XVIIIe siècle sont certes assez tardifs, mais on ne peut pas les rejeter d'emblée : il ne faut pas oublier que les moines fécampois pouvaient recourir

perdue depuis la Révolution. Le manuscrit des tables se trouve à la Bibliothèque municipale de Montivilliers, fonds patrimonial, ms 5. L'intérêt de ce manuscrit réside surtout dans les remarques de dom Feray concernant l'église de son temps, riches d'informations sur l'état des bâtiments et du mobilier de l'abbaye au début du XVIIIe siècle. Quelques extraits sont repris par le même auteur pour les envoyer à Montfaucon en 1725 ; c'est cette version qui fut publiée par l'abbé Guéry, « Correspondance inédite de bénédictins normands avec Montfaucon », *Revue catholique de Normandie*, t. 23, 1914, p. 798.

46 Dom Feray, ms 5, f° 68 r°.

47 Dom Féray, ms 5, f° 24 v°. Dom Feray a réutilisé ce texte, avec de très légers changements, dans sa lettre adressée à Monfaucon le 29 mai 1725. C'est ce dernier texte qui a été publié par l'abbé Guéry.

48 Dom T. Duplessis, *Description ... de la Haute-Normandie*, *op. cit.*, t. I, p. 92. Le cénotaphe est décrit un peu plus loin : « On y voit encore aujourd'hui de ce côté-là sous une simple mâçonnerie de pierre & de moilon la representation en bosse de l'un de ces deux princes ; mais elle a tant souffert des injures de l'air & du tems, qu'à peine y distingue-t-on quelques traits de figure humaine. (…) ils ont dû être inhumez à la place où est située la Chapelle du precieux Sang », p. 96.

à la tradition orale comme écrite, pas encore interrompue par la dissolution de l'abbaye pendant la Révolution française.

La situation présumée de la chapelle érigée au-dessus des tombeaux des ducs au sud de l'abbatiale s'accorde bien avec ce que l'on peut constater sur l'utilisation de ce secteur au Moyen Âge. En effet, des nombreuses sépultures furent découvertes au cours du XIXe siècle au sud de l'église et datées par l'abbé Cochet entre le XIe et le XIIIe siècle. Ces inhumations indiquent que la portion de terrain entre l'église et les maisons bordant la route qui traverse le château avait une fonction sépulcrale dès le XIe siècle[49]. On ne peut plus savoir si ce sont les ducs qui ont inauguré la longue série d'inhumations, ou si Richard Ier avait choisi cet endroit pour sa sépulture car il y avait déjà des tombeaux, mais la vocation sépulcrale du terrain au sud de l'abbatiale ne fait aucun doute.

Mais l'argument le plus probant pour identifier la chapelle Saint-Thomas avec la chapelle située au bras sud du transept est sa forme assez particulière. Cette chapelle longe le mur pignon du bras sud ; en hauteur elle n'occupe que le niveau des grandes arcades. À l'intérieur, elle s'ouvre par trois grandes arcades sur le transept, créant une certaine continuité de l'espace, tandis qu'à l'extérieur, elle apparaît plutôt comme une adjonction assez basse à l'énorme masse du transept. L'analyse du bâti montre cependant que cette chapelle faisait partie intégrante du projet d'origine ; elle fut érigée en même temps que le chœur et les parties basses du transept, dans les années 1170 environ, à une époque où l'intégration de l'ancien massif occidental était encore envisagée[50]. L'explication de cette forme insolite doit résider dans la volonté de remémorer aux contemporains l'ancienne chapelle sépulcrale des ducs. Même si la chapelle était privée de sa fonction initiale à partir de la fin du XIe siècle, même si elle fut détruite lors de la reconstruction du transept de l'abbatiale après l'incendie de 1168, les moines voulaient garder sa mémoire par la reproduction de l'un de ses traits caractéristiques, sa petite taille par rapport à l'immense basilique à laquelle elle était accolée[51].

49 Abbé Cochet, *Journal de Fécamp*, 2 octobre 1861. J'ai utilisé la réimpression de cet article donnée par Paul Leroux (Paul Leroux, « La cour de la Maîtrise de l'abbaye de Fécamp », *Bulletin des Amis du Vieux Fécamp*, 1965-1967 (1968), p. 29-55), p. 54.

50 K. Brockhaus, *Fécamp*, *op. cit.*, 2009, p. 204-205.

51 Pour les copies au Moyen Âge, voir l'article fondamental de Richard Krautheimer, « Introduction to an 'Iconography of Medieval Architecture' », in

## IV. Récapitulatif des translations des corps des ducs Richard

Plusieurs translations ou ouvertures des tombeaux ont eu lieu entre la fin du X^e^ siècle et aujourd'hui. Effectuées dans des circonstances bien différentes, pour des motifs pas toujours mentionnés dans les sources, elles n'ont jamais été traitées dans leur ensemble. Il nous semble donc opportun d'en donner un court récapitulatif, avec renvoi à la bibliographie et aux sources, et de revenir sur les résultats très étonnants des analyses des ossements réalisées en 2016.

**1.** À peine cent ans après la mort de Richard I^er^, Guillaume de Ros, troisième abbé de Fécamp de 1079 à 1107, fait retirer les corps des ducs de la chapelle Saint-Thomas et les place devant l'autel majeur. Cette translation est mentionnée par un seul auteur, Guillaume de Malmesbury[52]. Cependant, elle transparaît aussi par une mention dans le calendrier liturgique contenu dans plusieurs manuscrits provenant de l'abbaye : la translation des ducs est commémorée le 11 mars ; or, la seule autre translation qui a lieu au Moyen Âge fut réalisée le 3 mars 1162[53].

L'absence de sources ne permet pas de se prononcer avec certitude sur les raisons de cette première translation, mais le contexte politique de la fin du XI^e^ siècle suggère qu'elle est liée à la défense de l'exemption de l'abbaye, accordée par Richard II. Vers 1090, les moines de l'abbaye ne composent pas seulement des textes légendaires, comme le *Libellus de revelatione,* ou falsifient des chartes pour prouver la légitimité de l'exemption, mais entreprennent aussi la reconstruction du chœur de l'abbatiale. Ainsi, la translation des corps des ducs, fondateurs et surtout donateurs du privilège de l'exemption, ne semble être qu'un autre volet de cette manifestation de l'indépendance et de l'importance de l'abbaye à la fin du XI^e^ siècle[54].

**2.** Le 3 mars 1162, les corps des ducs sont transférés derrière le maître-autel, en présence de Henri II Plantagenêt,

*Studies in Early Christian, Medieval and Renaissance Art*, New York, London, University Press, 1969, p. 115-150.

52 Guillaume de Malmesbury, *op. cit*, t. 1, p. 211.

53 D. Chadd, *op. cit.*, p. 766, 767.

54 Pour le contexte historique de cette translation *cf.* K. Brockhaus, *Fécamp*, *op. cit.*, 2009, p. 145-146.

de Henri de Pise, légat du pape, et de quatre des sept évêques normands. La cérémonie est décrite par plusieurs sources[55]. Après la translation des corps de plusieurs saints, les dépouilles des ducs sont relevées de leurs tombeaux et placées derrière le maître-autel. Il est très probable que le roi Henri II fut à l'initiative de la translation des restes de ses ancêtres, cette cérémonie solennelle représentant un moyen efficace pour affirmer la légitimité de son gouvernement[56].

Même si la translation de 1162 est bien documentée, les sources ne sont pas évidentes à interpréter en ce qui concerne la localisation des dépouilles. Chez Robert de Torigny et Wace, les corps sont déposés derrière le maître-autel, tandis que pour l'auteur du récit contenu dans le *Poème français*, les ducs auraient été placés en vue de celui qui lit la messe à l'autel[57]. Or, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, l'autel majeur était adossé à un mur qui séparait le sanctuaire de la chapelle Saint-Sauveur occupant le rond-point et la dernière travée du chœur. C'est vraisemblablement dans ce mur que furent insérés les corps des ducs[58]. Le grand sarcophage sculpté datant de la seconde moitié du XIIe siècle qui se trouve toujours dans l'abbatiale n'était en revanche pas prévu pour contenir leurs dépouilles[59], mais pour recevoir les reliques des saints transférés le 3 mars 1162[60].

55 Les deux plus importantes sont le *Poème français*, un poème en langue vernaculaire écrit à Fécamp au XIIIe siècle qui contient une transposition d'une grande partie des textes légendaires de l'abbaye (Arthur Langfors, « Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XIIIe siècle », *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, série B, t. XXII, 1, 1928, p. 221-230, v. 4756-5053) et la charte d'indulgence du légat du pape (Musée de la Bénédictine à Fécamp, ms n° 47, anciennement 11 ; publié par Arthur Du Monstier, *Neustria Pia, op. cit.*, p. 253-254). Des mentions plus succinctes se trouvent dans *Le roman de Rou de Wace*, *op. cit.*, t. I, Paris 1970, p. 244, et chez Robert de Torigni (*Chronique*, *op. cit.*, t. I, p. 336 et t. II, p. 228).

56 K. Brockhaus, *Fécamp*, *op. cit.*, 2009, p. 54. La cérémonie de Fécamp rappelle la translation d'Édouard le Confesseur en 1163. Pour cette dernière, *cf.* Jürgen Petersohn, « Saint-Denis – Westminster – Aachen, die Karlstranslatio von 1165 und ihre Vorbilder », *Deutsches Archiv*, t. 31, 1975, fasc. 2, p. 420-454.

57 Langfors, *Histoire*..., p. 229, v. 5008-5013.

58 Katrin Brockhaus, « Le prétendu 'sarcophage des ducs' : nouvelle hypothèse sur sa fonction d'origine », *Annales du Patrimoine de Fécamp*, t. 17, 2010, p. 77-83.

59 Cette hypothèse avait été émise par Sara E. Jones, « The twelfth-century Reliefs from Fécamp : New Evidence for Their Dating and Original Purpose », *Journal of the British Archaeological Association*, t. 138, 1985, p. 79-88 (traduction en français dans *Annales du Patrimoine de Fécamp*, t. 2, 1995, p. 58-71).

60 K. Brockhaus, « Le prétendu 'sarcophage des ducs'... », p. 79-81.

**3.** Le 23 août 1518, anniversaire de la mort de Richard II, le tombeau des ducs est ouvert sur l'instigation de l'abbé Antoine Bohier (1505-1519). Les ossements sont enlevés des cercueils en plomb troués et remis dans des cercueils neufs puis reposés au même endroit[61].

Cette ouverture du tombeau ne semble pas être liée au renouvellement du mobilier du chœur. L'abbé Antoine Bohier avait commandé un nouvel autel en 1507 à Girolamo Viscardo, à Gênes[62], mais du fait qu'il était toujours adossé au mur qui clôturait le sanctuaire vers l'est, il a pu probablement être installé sans que l'on touchât au tombeau[63]. Deux des cinq reliefs en marbre du nouvel autel montrent les deux ducs Richard, illustrant ainsi d'une part la grande importance que les fondateurs revêtaient toujours à cette époque, et faisant allusion d'autre part à la situation du tombeau dans le mur auquel l'autel était adossé.

**4.** La quatrième translation, qui a lieu le 20 novembre 1748, la veille de l'anniversaire de la mort de Richard I^er^, est en revanche clairement liée au réaménagement du chœur. De grands travaux de restauration sont entrepris à cette époque à l'abbatiale, qui avait souffert du manque d'entretien. En même temps, le mobilier liturgique et la décoration du chœur sont refaits. Le maître-autel donné par Bohier est démonté et remplacé par un nouveau, à la romaine. Comme le nouvel autel est posé au fond du rond-point, le mur séparant la chapelle Saint-Sauveur du sanctuaire contenant le tombeau est détruit.

La cérémonie de la nouvelle translation est relatée dans un manuscrit du XVIII^e^ siècle, mais le récit laisse quelques incerti-

61 Le procès-verbal de cette translation se trouve chez Du Monstier, *Neustria Pia, op. cit.*, p. 253-255.

62 Les œuvres commandées par Bohier constituent un témoignage précoce de l'introduction de la Renaissance en Normandie. Il en subsiste la grande châsse, deux statues (Saint-Taurin et Sainte-Suzanne), cinq bas-reliefs montrant la Trinité, la Pentecôte, le Baptême du Christ et les deux ducs Richard, ainsi que le tabernacle du Précieux Sang. *Cf.* Yves Bottineau-Fuchs, « Fécamp : l'abbatiale de la Trinité », in *L'architecture de la Renaissance en Normandie*, t. II, *Voyage à travers la Normandie du XVI^e^ siècle*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003, p. 357-362.

63 Les dates de la livraison et de l'installation de l'autel ne sont pas connues, mais le contrat impose un délai de quatorze mois à l'artiste. Une traduction en français du contrat a été publiée par André-Paul Leroux, *L'abbatiale de Fécamp vue par un artisan*, t. 3, Fécamp, L. Durand et fils, 1929, 32-36.

tudes[64]. Les corps des ducs sont reposés à l'issue de la cérémonie du 20 novembre 1748 dans le nouvel autel, sous des pierres scellées ; seule la pierre bénite de l'autel n'était pas encore en place. Mais l'aménagement du sanctuaire ne fut terminé qu'en 1750, après la mise en place de l'immense baldaquin surmontant l'autel à la romaine et celle du retable en marbre posé indépendamment derrière l'autel dans lequel sont intégrés les marbres de Bohier (fig. 3). C'est dans ce retable que sont retrouvés les corps des ducs en 1942 ; selon l'inscription qui les accompagnait, ils y ont été mis secrètement, sans cérémonie, le 9 septembre 1749[65].

**5.** Les corps des ducs sont retrouvés par hasard le 10 août 1942, quand on installe des protections pour les œuvres d'art qui se trouvent dans l'abbaye[66]. Laissés en place, les ossements sont extraits de leurs tombeaux après la guerre, le 27 février 1947[67]. Ils sont examinés et traités avec une solution de silicate de soude pour les rendre plus résistants, puis posés dans des nouveaux coffres et enfermés à nouveau dans le retable, le 22 juin 1947[68].

**6.** Le 1er juillet 1956, les ducs sont de nouveau extraits du retable en marbre et ensevelis dans la petite chapelle accolée au bras sud du transept, sous une simple pierre tombale marquée de leurs noms. Cette cérémonie initiée par les Amis du Vieux Fécamp visait à remettre les dépouilles des ducs à l'endroit où ils auraient voulu, selon la tradition locale, être inhumés[69].

64 Il s'agit d'un manuscrit du XVIIIe siècle qui se trouve à la Bibliothèque municipale de Joigny (ms 37). Des larges extraits ont été publiés par l'abbé Reneault, « Les travaux exécutés à l'abbaye de Fécamp pendant le XVIIIe siècle », *Bulletin des Amis du Vieux Fécamp*, t. 15, 1924, p. 41-57.

65 A.-P. Leroux, *Abbatiale de Fécamp, op. cit.*, p. 7. À côté des cercueils se trouvait le débris d'un carrelage sur lequel était marqué au crayon : « nous avons été placez par Jean Durocher, appareilleur, et par Jacques Alyaume, posey en 1749, le 11 7bre à 11 heures du soir ». Jacques Durocher était un des entrepreneurs qui travaillaient à la restauration de l'abbatiale.

66 *Ibidem*, p. 7.

67 Les documents relatant cette ouverture et le traitement des os se trouvent aux Archives municipales de Fécamp, séries 2 R 4 et 2 M 1.

68 Dom Gaston Lecroq, *IVe translation des restes des ducs de Normandie Richard Ier et Richard II*, discours prononcé à cette occasion en l'Église de la Sainte-Trinité de Fécamp, le 22 juin 1947, Fécamp, Durand et fils, s. d.

69 R. Duménil, « La translation définitive des ducs Richard Ier et Richard II, le 1er juillet 1956 », *Bulletin des Amis du Vieux Fécamp*, t. 13, 1955-1958, p. 14-19.



Fig. 3 – Fécamp, abbatiale de la Trinité, vue du chœur (avant 2007). Au premier plan se trouve le coffre sculpté du XII^e^ siècle improprement appelé « sarcophage des ducs ». L'autel majeur à la romaine, visible au deuxième plan, fut érigé au milieu du XVIII^e^ siècle. Juste derrière s'élève, entre deux des colonnes du rond-point, le retable du XVIII^e^ siècle dans lequel furent intégrés les vestiges de l'autel commandé par l'abbé Antoine Bohier en 1507 : en haut, la châsse en marbre blanc, flanquée par les deux statues de saint Taurin et sainte Suzanne ; en dessous, les reliefs représentant notamment à gauche et à droite Richard II et Richard I^er^. En 1942, les cercueils en plomb ont été retrouvés sous les deux reliefs plus au centre qui montrent la Trinité et la Pentecôte.

7. En février 2016, le tombeau est rouvert afin de prélever quelques fragments des ossements pour servir à des analyses d'ADN, dans le but de déterminer de quelle région scandinave Rollon, ancêtre de Richard Ier et Richard II, était originaire[70]. Cependant, les os étaient en trop mauvais état pour en extraire de l'ADN. En revanche, des analyses au carbone 14 ont révélé, à la stupéfaction générale, qu'ils n'appartiennent certainement pas aux ducs, mais à deux individus morts vers 286 av. J.-C. (+/ - 27 ans) et vers 704 apr. J.-C. (+/ - 28 ans)[71].

Quand et comment les corps des ducs ont-ils été échangés ou confondus avec ceux présents dans leur tombeau ? Rien ne permet de le dire, et on ne peut que se demander, en reprenant le titre prémonitoire d'un article de Jean-Guy Gouttebroze, « Mais que sont devenus les restes de Richard Ier et de Richard II ? »[72].

70 Le « projet Rollon » est un projet scientifique dano-norvégien auquel collaborent les universités d'Oslo (Per Holck) et de Kopenhagen (Ludovic Orlando) et la Fondation pour la recherche historique Explico (Sturla Ellingvåg), avec la participation de Jean Renaud, professeur émérite de l'Université de Caen, et financé par le groupe norvégien Samlerhuset.

71 « Fécamp : mais où sont les ducs de Normandie, descendants du chef viking Rollon ? », *Paris-Normandie*, 18 février 2016. Deux analyses indépendantes sont en accord pour les datations au carbone 14. Je remercie vivement Jean Renaud pour les précisions qu'il m'a fournies sur ce dossier.

72 Jean-Guy Gouttebroze, « Mais que sont devenus les restes de Richard Ier et Richard II ? », *Imprimer en cœur d'homme fermeté d'espérance, Hommage au professeur François Rouy*, Nice, 1995, p. 23-34.

L'auteur traitait de l'emplacement des tombeaux à l'issue de la translation de 1162, sans se douter que le titre aurait une portée beaucoup plus générale quelques années plus tard.